

ABONNEMENT

SAUMUR : Un an... 30 fr. Six mois... 16 fr. Trois mois... 8 fr. Poste : Un an... 35 fr. Six mois... 18 fr. Trois mois... 10 fr.

POLITIQUE, LITTÉRATURE, SCIENCES, INDUSTRIE

L'ECHO SAUMUROIS

INSERTIONS

Annonces, la ligne... 20 Réclames... 30 Faits divers... 75

RÉSERVES SONT FAITES Du droit de refuser la publication des insertions reçues et même payées, sauf restitution dans ce dernier cas.

Les articles communiqués doivent être remis au bureau du journal la veille de la reproduction, avant midi.

Les manuscrits déposés ne sont pas rendus.

JOURNAL D'ANNONCES JUDICIAIRES ET AVIS DIVERS

BUREAU : PLACE DU MARCHÉ-NOIR

On s'abonne : A SAUMUR, Au bureau du Journal ou en envoyant un mandat sur le poste, et chez tous les libraires.

Paraissant tous les jours, le dimanche excepté.

Les abonnements de trois mois pourront être payés en timbres-poste de 15 cent., envoyés dans une lettre affranchie.

SAUMUR, 23 NOVEMBRE

DÉMISSION! DÉMISSION!

Nous publions une série d'extraits empruntés aux journaux républicains, car nous voulons citer principalement les amis et les soutiens du régime actuel.

Avec un ensemble admirable, ils crient à M. Grévy : Démission ! Démission !

Voilà pourtant le chef d'Etat déconsidéré qui s'accroche aux portes de l'Élysée et qui tente de reformer un ministère comme s'il avait encore la moindre influence et le moindre prestige.

Il ne comprend pas qu'il n'est plus rien, ainsi qu'on le lui signifie énergiquement.

La démission de M. Grévy est nécessaire. (Justice.)

Au nom de la morale publique, M. Grévy doit se démettre. (Voltaire.)

Cette présidence, commencée par l'intrigue, continuée par la duplicité, se termine par une faillite morale. (Paris.)

M. Grévy n'est plus rien. (Mot d'Ordre.)

M. Grévy a laissé la honte et le déshonneur s'introduire dans l'Élysée. (Lanterne.)

Après cent ans d'efforts et de luttés, nous sommes arrivés à établir la République en France, à l'organiser, à l'implanter à tous les rangs de la hiérarchie militaire et administrative.

Et nous, les républicains, qui avons fait notre devoir à la fin de l'Empire, comme l'avaient fait nos pères en 1830 et en 1848, nous ne saurions plus fournir l'effort nécessaire pour nous débarrasser de la pire des monarchies, celle du roi Pétaud ?

Ce n'est pas possible ! (Petite République.)

Le chef de cette étonnante famille est irrévocablement atteint dans sa considération. (XIXe Siècle.)

M. Grévy a laissé passer l'heure de se

soumettre; il n'a plus qu'à se démettre. (Paris.)

L'opinion exige la démission de M. Grévy. (XIXe Siècle.)

M. Grévy est un Président excommunié civilement. Il n'a plus ni autorité, ni prestige, et tout le monde s'éloigne de lui comme d'un pestiféré. (Intransigeant.)

Il est infiniment probable que M. Wilson sortira blanc comme neige des mains de M. le procureur général. Ce traître rusé et madré a « potassé » son code, et il ne s'est permis de vendre des croix et des places que parce qu'il était bien convaincu que la loi ne punissait pas ce genre de trafic.

Les honnêtes gens refuseront de tendre la main au marchand de l'Élysée, mais la justice ne pourra le saisir au collet.

M. Jules Grévy, premier magistrat de la République, se propose de nous démontrer que, somme toute, son genre d'échappant aux poursuites de la justice, il n'a pas à rougir des scandales de l'Élysée, et il est résolu à conserver la présidence.

Il est un peu ennuyé de tout le bruit qu'on a fait autour de l'affaire Wilson; il est un peu vexé lorsqu'un ambassadeur étranger vient lui présenter ses lettres de créance ou de rappel, lui parle de la Légion d'honneur ou lui demande des nouvelles de sa famille; mais il fait contre mauvaise fortune bon cœur, et il se moque un peu du discrédit qu'il jette sur la présidence.

Il n'ignore pas, d'ailleurs, que ce bon M. Wilson n'est pas coupable de tous les crimes dont on l'accuse. Il est bien démontré, par exemple, que ce n'est pas lui qui a soustrait les deux fameuses lettres. M. Grévy connaît le coupable. Il sait que c'est un homme très haut placé, si haut placé qu'il est au-dessus de tous et que ni le Parlement ni la Justice ne peuvent l'atteindre. Et il dort en paix. (Estafette.)

Dans quelles singulières conditions, entre

des candidats sans décision et un Président sans dignité, va s'opérer la refonte du cabinet futur ?

Où découvrir les aspirants dignes d'être choisis ?

Comment M. Grévy leur communiquera-t-il la confiance qu'il n'inspire plus, l'autorité qu'il a perdue ?

Problème effrayant, presque insoluble ! (Petit Journal.)

Les événements se précipitent.

Le ministère Rouvier, dernier et faible rempart qui couvrait à peine M. Jules Grévy, est renversé par un vote de la Chambre, interprète du sentiment de la France entière.

Dans ce Palais-Bourbon, témoin de tant de grandes scènes de notre Histoire, les mandataires de la nation viennent de proclamer que ceux-là ne peuvent rester au gouvernement dont l'honnêteté et la moralité sont mises en doute.

C'est l'honneur de la patrie qui exige la démission du Président de la République, seul face à face à partir de ce moment avec les élus du Peuple.

Aujourd'hui encore, le Parlement, se souvenant des égards dus à un vieillard, se borne à mettre M. Jules Grévy en demeure de se retirer volontairement d'une fonction qu'il ne peut plus occuper avec dignité.

Demain, les représentants de la nation française sauront exiger, si cela est nécessaire, que la première magistrature de la République soit enlevée au beau-père de M. Wilson. (Petit Parisien.)

LA CRISE

M. BRISSON A L'ÉLYSÉE

M. Brisson a été appelé hier matin à 10 heures par le Président de la République, qui lui a demandé son opinion sur la situation.

M. Brisson a répondu que, suivant lui, la crise n'est pas ministérielle mais présidentielle, et qu'elle lui paraissait irrémédiable.

Le Président de la République ayant de-

mandé à M. Brisson les raisons de son opinion, celui-ci a répondu : qu'elles seraient douloureuses à exprimer, mais qu'elles éclatent de toutes parts. Il résulte donc de ces renseignements que M. Brisson partage en principe l'opinion de MM. Clémenceau, Floquet, de Freycinet et Goblet, opinion qui d'ailleurs est devenue générale dans le Parlement.

On assure pourtant que tel n'est pas l'avis de M. J. Ferry; l'ancien président du Conseil aurait eu tout récemment avec le chef de l'Etat une assez longue entrevue qui se serait terminée par ces mots :

« Surtout, M. le Président, ne vous en allez pas ! Il faut que vous restiez ! »

M. LE ROYER A L'ÉLYSÉE

M. Le Royer, président du Sénat, a été appelé hier matin à onze heures à l'Élysée.

Le bruit court que M. Ribot aurait été appelé également.

Vers deux heures, M. Proal, député des Basses-Alpes, déclarait dans les couloirs de la Chambre qu'il avait été reçu avant midi par M. le Président de la République.

M. Grévy aurait nettement manifesté au député des Basses-Alpes le désir de ne renoncer en ce moment ni à remplir son devoir ni à exercer son droit.

M. Proal ajoutait que dans sa conviction M. le Président de la République était résolu à rechercher jusqu'au bout la solution de la crise ministérielle.

Paris, 22 novembre, 4 h. 46 soir.

Les couloirs de la Chambre continuent à présenter la plus grande animation.

On estime que l'insuccès de M. Grévy auprès des différents personnages politiques, notamment auprès de M. Brisson, augmente les probabilités de la crise présidentielle.

M. Clémenceau, très enquis, dit que les circonstances seules ont mis en présence les pouvoirs législatif et exécutif, mais il y a lieu d'espérer que tout s'arrangera.

M. Ribot, que plusieurs députés ont interrogé, se montre très réservé.

9 Feuilleton de l'Écho Saumurois.

MINA KLARZ

PAR A. DESHAYES-DUBUISSON

Première partie

Mina sourit du bout des lèvres.

— Il sera si heureux de donner l'aisance à celle qu'il aime, continua M^{me} Brindes.

— L'affection vaut mieux que la fortune, tante Marie.

— Douteriez-vous de son amour pour vous, ma chère enfant ? Ce serait ingrat.

— Non, répondit gravement la jeune fille, je crois qu'il m'aime; mais il y a amour et amour.

— Les plus calmes ne sont pas les moins profonds, ma fille.

Celle-ci se contenta de fixer la feuille de rose qu'elle dessinait avec son aiguille.

— Demain vous serez douce et affectueuse envers la mère de Jean, n'est-ce pas ? insinua la veuve avec un sourire presque suppléant; vous êtes si vives tons doux, que je crains parfois qu'un mot blessant n'échappe à l'une ou à l'autre, et c'est à vous de...

Elle s'arrêta.

— De céder, achève la jeune fille, d'être sou-

mise, je le sais, et pense, comme vous, qu'il vaut mieux commencer mon apprentissage tout de suite.

Ces mots prononcés avec lenteur dénotaient un levain amer. M^{me} Brindes ne s'y méprit pas.

— Prenez garde, Mina, dit-elle vivement, si vous devenez ainsi injuste, vous pourriez rendre la...

L'excellente femme, voyant qu'elle s'engageait sur un terrain dangereux, s'interrompit.

Mina paraissait disposée à achever toutes les phrases de son amie; elle reprit :

— La... comparaison entre Suzanne Staub et moi, comparaison qui ne serait pas à mon avantage, n'est-ce pas, tante ?

Mise ainsi en demeure, la pauvre M^{me} Brindes ne put que balbutier une phrase inintelligible.

Alors, la jeune fille se dit : M^{me} Moser lui a fait part de ses regrets... aujourd'hui même... et le dard s'enfonça au plus profond de son cœur.

Si, plus confiante, elle eût provoqué les explications de la veuve du tailleur, le ton franc de cette dernière l'eût rassurée; mais la malheureuse enfant ne dit rien. Voyant M^{me} Brindes triste, songeuse, elle alla l'embrasser.

— Chère tante, ne craignez pas, tout ira bien. Allons, voici l'heure de coucher Rosen, moi-même je suis lasse, à demain.

La petite couchée, elle entra dans la chambre

de sa mère. Tout était resté dans le même ordre qu'apparavant : la veilleuse, le livre favori sur le guéridon, jusqu'au léger parfum d'iris qui se retrouvait dans l'atmosphère. Il semblait qu'attendue, la morte dût bientôt reprendre sa place.

Mina s'agenouilla près du lit. Là, enfonçant son visage dans les couvertures, elle sanglota. Des frissons douloureux et violents parcouraient son corps.

— Oh ! maman ! maman ! s'écria-t-elle avec passion, en relevant la tête, pourquoi es-tu partie ? Je suis si méchante et si malheureuse sans toi !

VII

Le lendemain, dans l'après-midi, pendant que Rosen s'évertuait sur un alphabet à images, Mina continue la broderie de la veille. Dans la tenue austère de son costume noir, le visage de la jeune fille se détache en un relief remarquable. Le front, bien découvert, ne raconte rien des pensées qu'il recèle; les yeux, plus indiscrets, en laissent deviner une partie. Il est rare que Mina permette l'expansion aux sentiments qui bouillonnent en elle. Élevée dans une atmosphère paisible, au milieu de laquelle la moindre violence produisait un étonnement désapprobateur, elle avait pris les habitudes du calme extérieur. Souvent on disait autour d'elle : « Mina ressemble à sa grand-mère, Dolorès Morena, par les traits du visage; mais

pour le reste, c'est une vraie fille d'Alsace, sage et tranquille. Alors, M^{me} Klarz, plus clairvoyante, hochait la tête sans rien dire.

Au moment où l'ennemi pénétra dans son patriotique pays, le vrai caractère de Mina, — caractère qui unissait à la fierté de la Catalane celle de l'Alsacienne — apparut. La jeune fille avait dix-huit ans à peine, mais, en quelques jours, elle vieillit de plusieurs années.

Aux scènes de l'invasion étrangère vint s'ajouter pour la famille Klarz un incident navrant l'atteignant en plein cœur. A l'instant où les Allemands victorieux se répandaient dans la ville, trois ublans, le sabre au poing, la menace à la bouche, entrèrent dans la maison du professeur de musique, Rosen. Alors, âgée de trois ans, était présente; à la vue des soldats, des armes étincelantes, l'enfant, prise d'une terreur folle, poussa des cris déchirants suivis bientôt d'une crise affreuse. Des soins continus, toutes les douceurs de l'affection, ne purent effacer d'une manière complète les suites désastreuses de cet horrible effroi sur l'organisation impressionnable de la pauvre petite; à la moindre secousse, la crise nerveuse revenait; elle ne pouvait supporter ni l'obscurité ni l'isolement.

Mina reçut le contre-coup de ce douloureux événement : son ardent patriotisme, doublé de haine irréfléchie et ardente contre les auteurs de

